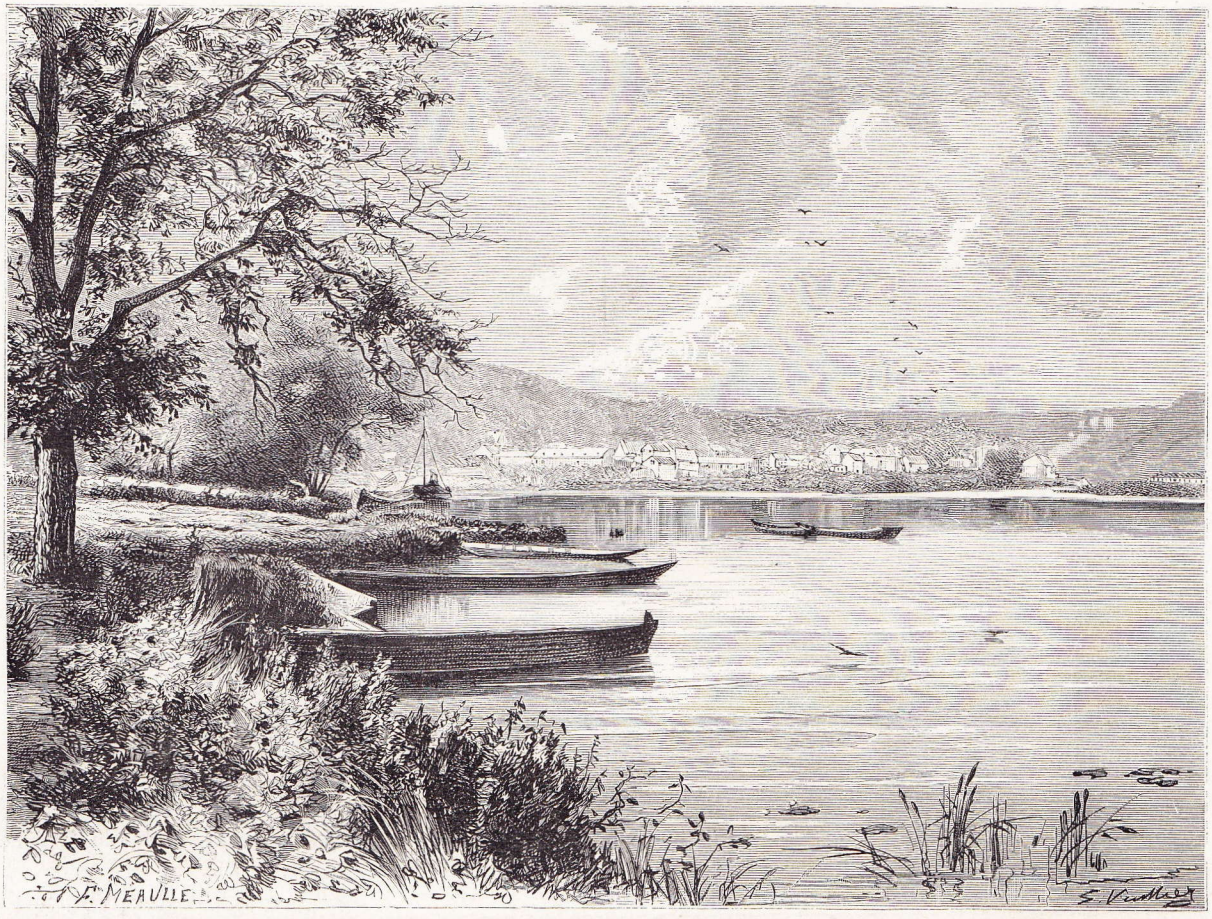


La Meuse devant Anseremme (voy. p. 370 et 380). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NAMUR.

Les ponts de Dinant. — Vue d'ensemble de la ville. — La rue. — Excursions autour de Dinant. — Les Dinantais dans le passé. Traits de caractères pris dans l'histoire. — Courses dans la montagne.

Il y a quelque vingt ans, un pont de pierre aux arches moussues, le doyen des ponts wallons, avec celui de Jambes et de Liège, enjambait le fleuve, reliant aux faubourgs de la rive gauche la partie de la ville où se dresse l'église. Comme les grandes eaux risquaient chaque fois d'emporter ses maçonneries descellées, on en construisit un autre plus solide, mais d'aspect géométrique avec son tablier rectiligne et ses enchevêtrements métallurgiques accrochés aux culées. L'histoire des ponts de Dinant est d'ailleurs compliquée : depuis le premier dont parlent les chroniques et qui par-dessus ses cinq arches portait fièrement une tour à deux étages, avec plate-forme à parapets, on n'en compte pas moins de trois en deux siècles, en y comprenant l'ouvrage en bois que la fonte des glaces emporta en 1573.

De tout temps, cette vaste passerelle, jetée sur la Meuse à l'endroit de sa plus grande largeur, dut être un observatoire excellent pour contempler dans son ensemble l'original décor qu'offrent ici les maisons, le

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321; t. XLIX, p. 337 et 353.

roc et l'eau. Au premier plan, vers la gauche, un pâté de toits et de façades à physionomie bourgeoise, desquels émerge Notre-Dame, écrasée par l'immense étagère du rocher, celui-ci renflé, bombant, taillé à facettes comme un bouchon de carafe, d'un gris éclaboussé d'ocre et de chrome. A la crête du roc, le mur de la citadelle coupé à angles droits. Puis, tout de suite après, cabossé de redans, le roc qui continue, rayé par l'entaillure d'un escalier, s'escarpe au-dessus de l'hôtel de la Tête-d'Or, un instant disparaît sous les bosquets touffus du Casino, et, derechef, à l'infini profile ses cônes, ses reliefs, ses verdures et ses rouilles, comme une toile de fond barbouillée de larges maculatures, sur laquelle un fouillis de maisons aiguiserait ses arêtes. Au-dessous de soi, clapotant contre les piliers, la vaste nappe huileuse de la Meuse, constellée par la réverbération des blancs crus des façades, des jaunes soufreux de la pierre, des clartés vertes du feuillage, un éblouissement de paysage diapré qui tremble et se brouille aux rides du flot dans ce grand miroir clair des eaux où l'œil suit la silhouette urbaine, depuis l'hôtel de ville aux tourelles pyriformes jusqu'à l'odieuse carcasse d'usine enfoncée comme un coin au tournant de la perspective, espèce de portant ridicule qui tronque le déroulement de la vallée et masque les fuites de la montagne du côté d'Anseremme. Voilà à grands traits l'esquisse du tableau qu'on a sous les yeux.

Quant à la ville même, figurez-vous une rue tortueuse, cassée de brusques saillies et filant entre d'étroites maisons au rez-de-chaussée desquelles s'amoncellent, sous forme de disques, de grappes, de croix, de paysages, de figures d'hommes et d'animaux, les célèbres couques de Dinant, espèce de pâtisserie au miel estampée de reliefs comme les antiques plats de cuivre, la gloire et la fortune de la cité du quinzième siècle, dont elles semblent la lointaine et dérisoire imitation. De Leffe à Saint-Médard courent les quais, une marine en miniature, un coin de port d'une activité endormie, sur lequel débouchent les ruelles, empiètent les maisons, s'épanchent les végétations des jardins en un joli désordre amusant. Tout Dinant tient dans cet espace circonscrit, tapi entre sa roche et son fleuve, volontairement à l'étroit, dirait-on, pour mieux garder l'esprit de clocher, incompressible chez les petits-fils des antiques « copères ». Mais, si exigu que soit le cadre, le multiple réseau de venelles et de passages qui s'entortille à travers l'agglomération suffit à l'animer d'un tas de recoins charmants : vieux murs lézardés par les fentes desquels coulent les feuillages; courtines de lierre épanchées par-dessus les clôtures d'un pourpris; pignons délabrés dont la brique éraflée s'enflambe de tons roses; bouts de vieilles architectures entrevus dans les cours sous des paisseaux.

De droite et de gauche, cependant, par-dessus les vitrines aux carreaux étroits, les auvents abaissent leur capuchon; des balcons de bois, aux balustres ventrus, saillissent avec un air de mirador; des fenêtres à guillotine enchâssent dans des meneaux plombés leurs vitres en verre de bouteille. Et la rue, mince, ourlée de trottoirs menus, flanquée de bornes, de piliers, d'escaliers montants et descendants, étale entre la double rangée des maisons son pavé houleux, bombé en dos d'âne. Ah! la jolie rue, accidentée, active, vivante, avec son vacarme de charrettes, de diligences, de cabriolets qui se rencontrent, s'accrochent et se font passage au milieu des jurons des conducteurs! Une ombre chaude, que dissipe seulement le soleil de midi, quand il darde d'aplomb sur les toits, baigne le va-et-vient, qui certains jours dure jusqu'au soir. Alors s'illuminent l'une après l'autre les fenêtres des cafés, et les Dinantais s'en viennent savourer devant les tables alignées sur le trottoir la bière d'or moussante d'écume qu'on appelle la Bavière du pays.

L'esprit de fronde et de vantardise qui aiguillonne encore leurs réunions est héréditaire à Dinant. Aucun peuple ne poussa plus loin la suffisance, l'outrage envers l'ennemi et aussi la témérité. Toute son histoire est pleine de traits du genre de cette pendaison d'une grotesque caricature représentant le comte de Charolais, sur laquelle, au temps de leur longue querelle avec la maison de Bourgogne, on les voyait décharger leurs armes en criant : « Véez là le fils de vostre duc, le faulx et trahistre comte de Charolois que le roy de France ait faict ou ferat pendre comme il est icy pendu. Il se disoit de vostre duc, mais il maintoit, car il estoit vilain bastard au sieur Heinsberg, et à vostre bonne duchesse. » Or, pendant qu'en leur folle présomption ils se targuaient ainsi de leur accord avec le sinistre compère de Plessis-lez-Tours, celui-ci les jouait par-dessous main. Mais ni la duplicité de leur faux ami, ni les lamentables retours de leur jactance et de leur légèreté ne les rendirent circonspects. A peine les événements leur ont-ils donné cette leçon, qu'il ne faut point compter sur la parole d'un roi, ils recommencent, suspendent à leurs murailles un mannequin qui cette fois est le duc lui-même, assis sur un veau et attaché à un poteau, avec ces mots : « Voilà le *siège* du grand crapaulx, vostre duc. »

Le comte de Charolais, pendant ce temps, bloquait la cité avec des avantages marqués, bientôt se rendait maître du faubourg de Leffe. Pris par cette patte, comme un renard au trébuchet, Dinant redouble de nargue et de morgue. Ayant appris que le duc, valétudinaire, s'était fait charroyer à Bouvignes, d'où il suivait les opérations, ils l'objurguent en de dérisoires imprécations : « Qui a mandé, crient-ils du haut de leurs remparts, vieil momart vostre duc? A-t-il tant vescu pour cy venir mourir sy vilainement? et vostre comte Charlotel, que fait-il cy venir mourir? Il veoit (qu'il aille) au mont le hére combattre le noble roy de Franche qui nous viendra secourir ne nous fauldra point, car il le nous a promis. A malle heure y vint-il oncques. Il at le bec trop josne, ceux de la cité de Liège le deslogeront brief villainement. »

Ni le roi ni ceux de Liège ne vinrent, et, comme le

dit Ollivier de la Marche, « fust bruslé Dinant par telle façon qu'il semblait qu'il y eust cent ans que la ville estait en ruines », après toutefois que le Charolais eut fait jeter à la Meuse huit cents des principaux bourgeois, liés par couple, et qui allèrent expier sous les eaux vertes le fol héroïsme des leurs.

Pendant six ans, à l'endroit où Dinant, « la plus marchande, la plus riche et la plus forte ville de par deçà les monts », comme parle la grande chronique des Chartreux, avait fait sa rumeur de ruche battant l'enclume et amoncelant de telles richesses que les « miquelets » du Téméraire mirent trois jours francs à la piller, le sol resta ras, tout nu sous le squelette de ses places et de ses rues. Jamais le « vieil momart » en sa rancune farouche et toujours saignante ne voulut ouïr parler de reconstruction.

L'universel désastre, la désolation de sa force anéantie, ce cadavre d'un peuple traîné sur la claie, ne corrigèrent pas d'ailleurs l'orgueil national. Quand, un siècle plus tard, Nevers leur fit demander la neutralité, après avoir, dans une marche triomphale qui renversait tout devant elle, pris successivement Mariembourg, Fumay, Hierges, Agimont, Château-Thierry, Beaurain, ils répondirent avec leur jactance ancienne : « qu'ils seraient charmés de posséder le cœur du roy pour en faire un bon déjeuner ».

Ce fut le roi qui les mangea. Le 10 juillet 1554, une partie des horreurs sous lesquelles la ville avait été une première fois submergée, s'abattit de nouveau sur cette enragée hâblerie wallonne qui, cette fois encore selon le dire populaire, dut se mordre la langue par laquelle si souvent elle avait péché. Mais à partir de ce moment Dinant n'est plus qu'un fantôme que dépèce la soldatesque de Louis XIV et dont Mme de Maintenon

Ruines et rocher de Samson (voy. p. 374). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

fait en un mot la peinture quand elle le déclare un « horrible séjour ». Puis l'horizon où le roi-soleil a jeté un instant ses éblouissements s'enténèbre de l'ombre définitive, de cette ombre sans lendemain où, ravalée comme Bouvignes à la condition obscure d'un coin de province perdu dans l'entonnoir de ses montagnes, elle végète, cherchant à ses gloires abolies une compensation dans les gaietés d'une vie de chasse, de bâfres et de godailles.

Comme Namur, Dinant, bâti au carrefour des montagnes, forme le centre d'une patte d'oie ramifiée dans tous les sens, et cette situation lui a valu le renom et le profit d'une hôtellerie largement achalandée. Quantité de familles prennent là leurs quartiers d'été, soit à l'auberge, soit chez le bourgeois, soit encore dans les petits chalets roses échelonnés le long de la Meuse à Nève. Les Anglais surtout s'y abattent par caravanes, trouvant en ce pays de grand air l'emploi de cette activité corporelle qui, chez eux, est comme la dépense naturelle d'un riche organisme servi par des muscles de fer. Cependant il n'y a point de colonie proprement dite : chacun vit chez soi et pour soi, n'éprouvant pas, comme aux solitudes et aux silences de la mer, le besoin de réagir contre la lassitude qui, à la longue, s'engendre de la monotonie des plages et des dunes.

La montagne, en effet, si démesurée qu'elle soit, semble mieux faite à la taille humaine et ne détruit pas, comme l'infini des horizons maritimes, l'idée de proportion au fond du cerveau. De plus, la multiplicité de ses imprévus s'accorde avec la possibilité d'émotions renouvelées qui stimulent à la fois la sève spirituelle et le sang artériel. Enfin, plus que les sables mous des rivages qui fatiguent, comme un sol

sans prises, doucement boulant sous le pied, matérielle image de l'effacement de notre passage sur les poussières de l'éternité, le roc, rugueux et revêche, semble porter un défi à l'homme, le provoque à se mesurer avec lui dans des escalades pareilles à des corps à corps, et de ses plateaux, de ses abruptes pentes, de ses arènes suspendues, aiguillonne en lui le goût de la lutte que n'abdique jamais la race d'Adam.

La vie est donc fort occupée entre Leffe et Saint-Médard. De grand matin, les étroites rues, minces comme des fissures aux parois d'une roche, s'emplissent de flottements d'écharpes et de claquements de talons qui s'éparpillent vers la banlieue, si toutefois il est permis d'appliquer ce mot aux faubourgs d'une ville qui elle-même n'est qu'une sorte de banlieue de la nature. On n'attend pas, pour se mettre en route, que le soleil, braséant aux crevées de la montagne, enflambe la brume bleue qui, montée du fleuve, ondule pendant la première partie du jour autour des maisons et jusqu'à l'heure de la méridienne y maintient une saine humidité frigide. Quand midi, le grand cavalier sombre à cheval au zénith, cingle l'espace de ses rouges lanières, une poussière de craie plane en grands nuages immobiles sur la ville devenue fournaise, où, du pavé, des façades, de l'énorme mur rocheux qui tapisse la vallée, irradient des flammes aveuglantes.

Donc, on part de bonne heure, et par petits groupes ou par longues files on se répand sur les rives de la Meuse, on gravit les sentes pierreuses qui aboutissent au plateau, on descend aux ravins où de bloc en bloc rejaillissent les cascades, çà et là passant un gué, hélant une barque de passeur, mangeant aux auberges du chemin une friture. Tout ce pointillement de mouches diaprées, bariolant les horizons lumineux d'un tas de petites taches, finit par se fondre dans la pâleur ardente du jour.

Divisions du pays circonvoisin. — Les plateaux. — Ciney et le Condroz. — La guerre de la Vache. — Immense brûlement de bourgs et de hameaux. — Où les Dinantais reparaissent. — Les vieux châteaux : Samson, Beaufort, Spontin, Grupet.

Dinant forme à peu près le cœur des Ardennes namuroises : le réseau de ses grandes routes se bifurque à tous les vents, relié par Philippeville à l'Entre-Sambre-et-Meuse; par Namur et Gembloux au Brabant wallon, lequel se développe à l'ouest du Brabant proprement dit; par Ciney au Condroz, triangle irrégulier étendu entre Namur, Dinant et Liège; par Namur et Vedrin à la Hesbaye, qui se développe en majeure partie au sud-est de la province de Liège et vient mourir dans un coin de la province de Namur; enfin par Han et Rochefort à la contrée baptisée du nom significatif de la Famenne. Quand on quitte le faubourg de Leffe par le sinueux ruban de route qui gagne les hauteurs et coupe obliquement la montagne en longeant des jardins en terrasse, épaulés à des murs de soutènement en gros moellons superposés, on ne tarde pas à atteindre d'immenses plateaux déroulés à perte de vue où petit à petit les maisons s'espacent, ne laissant plus régner à cette altitude que le grand silence des lieux solitaires. L'hiver, la lande y moutonne, plate et brune, dans les tristesses sévères d'un ciel noir, troué çà et là par un vol de corbeaux; et l'âme est oppressée par le vide des profonds horizons qui toujours reculent plus avant, par delà ces mornes étendues où la silhouette d'un paysan, une diligence fouettée par la bise, un dolent attelage cheminant vers la ville sont les seules formes vivantes et, détachés sur l'immense tache grise de l'air, semblent marcher dans les nues.

Mais, l'été, cette monotone et vaste arène se change, sous la houle des moissons, en une prodigieuse mer glauque déferlant aux deux côtés de la chaussée et qui se fond dans les flûides tremblants de l'espace au bas d'un ciel blanc comme du métal en fusion. Vienne l'août! le sol, alors, gercé par des feux qui font passer dans le vent des souffles d'étuve, roule de grandes nappes d'or, étoilées de rouge par les coquelicots, sans une ombre d'arbre sur ce torride désert où la cigale, agitant ses cymbales de cuivre, répond seule du creux des sillons au grisollement de l'alouette perdue aux plaines de l'azur. Et cette autre mélancolie qui résulte de la plénitude des sensations et s'émane des splendeurs éternisées de la clarté, sous ce soleil qui, à force de brûler, finit par ressembler à quelque meule noire tournoyant au haut de l'éther, s'empare de l'esprit naguère fléchissant sous les austérités hivernales.

Ciney est la capitale de cette région de plaines : nul, à la voir ce qu'elle est aujourd'hui, grosse bourgade d'industrie médiocre, avec un bel air d'aisance toutefois parmi les autres agglomérations condrusiennes délabrées et chétives, ne s'aviserait de son antiquité glorieuse; et pourtant la lourde tour romane dont sa vieille église se coiffe encore fut témoin de mémorables événements. C'est ici, en effet, que prit naissance cette désastreuse guerre de la Vache qui dura deux ans, coûta la vie à quinze mille hommes et détruisit soixante villages.

Un paysan de Jollet ayant dérobé une bête aumaille à Rigaud de Corbion, bourgeois de Ciney, le bailli de la ville manda le voleur, lui promettant la vie sauve s'il restituait le bien détourné. Le manant, sur la foi de cette parole, ramena la vache aux étables de son légitime propriétaire, ce qui ne l'empêcha pas d'être branché. Aussitôt le sire de Jollet, outré de ces représailles et lésé dans ses droits de seigneur justicier, marche sur Ciney, qu'il ravage, et, de son côté, le bailli court brûler Jollet. C'est le commencement du drame. Le sire de Jollet fait appel à ses frères Richard de Falais et Régnier de Beaufort et aux seigneurs de Celles et de Spontin, et tous cinq ligués se répandent à travers le Condroz, dévastant les campagnes sur leur passage.

A ce moment apparaissent les gens de Huy et ceux

La Roche à Bayard (voy. p. 374). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de Liège qui, prenant parti pour la cité cinésienne, incendient Gosnes et vont mettre le siège devant Falais, Beaufort, Celles et Spontin. La coalition des seigneurs est sur le point de plier, quand un plan de campagne, qui va élargir démesurément le foyer de la querelle, leur donne pour auxiliaires Guy de Dampierre, comte de Namur et de Flandre, et le duc de Brabant. La guerre se rallume plus furieuse; le pays est battu en tous sens de chevauchées ardentes qui exterminent tout; une bande de loups-cerviers lâchée dans une bergerie n'y ferait pas plus de ravages que cette meute de soudards déchaînés; et tout à coup Ciney bloqué n'a plus d'autre refuge que son église, à laquelle le comte de Luxembourg boute le feu. Le maréchal de Forvies, envoyé par Liège à la rescousse des assiégés, pénètre alors dans la prévôté de Poilvache, tue, pille, fait un immense brûlement de bourgs et de hameaux : de trente villages de la Rondache il ne resta que des étincelles achevant de flamber sur des décombres.

On pourrait croire que, après de pareilles atrocités, le torrent rentra dans son lit. Mais les Dinantais, épousant à leur tour la cause de Ciney, choisissent le moment où, faute d'aliments, la dispute va s'éteindre, pour se ruer sur Spontin; et peut-être seraient-ils venus à bout d'anéantir le féodal repaire sans le sire de Dave accouru en toute hâte avec un corps namurois pour défendre le point menacé. Culbutées, les turbulentes milices de Jacques de Rochefort fuient vers Dinant; mais tel est le pourchas des hommes du sire de Dave qu'il ne cesse que par delà les portes de la ville. La herse s'abat sur eux, leur barrant le retour, et un grand carnage fait ruisseler leur sang; puis, tout de suite, les Dinantais se remettent à la poursuite de ceux des Namurois qui sont restés au dehors, et le combat recommence du côté de Bouvignes. Après tant de massacres et de ruines, la cause fut finalement portée au tribunal du roi de France, Philippe le Hardi, lequel rendit cette dérisoire sentence, à savoir: que les choses devaient être remises dans le même état qu'avant la guerre. L'ironie est trop cruelle. On défaille devant une pareille indifférence de la vie de tant de milliers d'hommes inutilement fauchés; et cette parole royale sonne le glas sur l'énorme cimetière de la contrée, comme à travers un éclat de rire.

Le Condroz ne se releva jamais entièrement de ces sanglantes déprédations; l'incendie et le meurtre y taillèrent une large brèche par laquelle Famine et Misère, ces deux sinistres compagnons qu'on voit bras dessus bras dessous cheminer à travers tout le moyen âge, vinrent s'installer au cœur de ce pays rongé jusqu'à l'os : et il semble que, à partir d'alors, un peu plus de stérilité accroisse l'infécondité naturelle de la mince pellicule de terre qui aujourd'hui encore vêt à peine l'échine rocheuse de l'âpre contrée. Du moins, le sang qui ailleurs abreuve l'humus et finit par se distiller en sucs végétaux, filtra infructueusement ici à travers le dur caillou.

Ciney n'est pas seul à témoigner des folies de ce temps barbare. A l'extrémité du Condroz, une vaste plate-forme recouvre le coupeau du roc, avec des tronçons de tours et des débris d'enceintes dont le temps n'a pu avoir raison et qui hérissent l'aire broussailleuse comme des chicots excoriés, aux mâchoires des têtes de mort. L'endroit s'appelle Samson. Au quinzième siècle il donnait encore son nom au formidable château fort que, d'après les chroniques, César bâtit là pour contenir les Aduatiques et qui, démantelé un siècle plus tard par Charles II, roi d'Espagne, n'est plus attesté aujourd'hui que par des ruines (voy. p. 371). Sur la route de Namur à Liège, un autre squelette historique, le château de Beaufort, qui avec Château-Thierry, Fagnolle, Montaigle, sombra dans la prodigieuse rafle de Henri II, dresse, en guise de vertèbres, parmi les ronces et les lierres, des restes de bastion et d'escalier d'une fière et romantique silhouette. Enfin, sur les rives du Bocq, Spontin, hérissé de tours en poivrière, avec douves, herse et pont-levis, comme au plus beau temps de sa gloire, ressuscite fidèlement la massive architecture des manoirs d'il y a quatre cents ans. Et Grupet, non loin de là, assis dans son marécage, au bout des trois vieilles arches qui le relient à la terre, semble, de son donjon finement profilé sur les lointains d'une gorge, faire la nique à notre civilisation égalitaire.

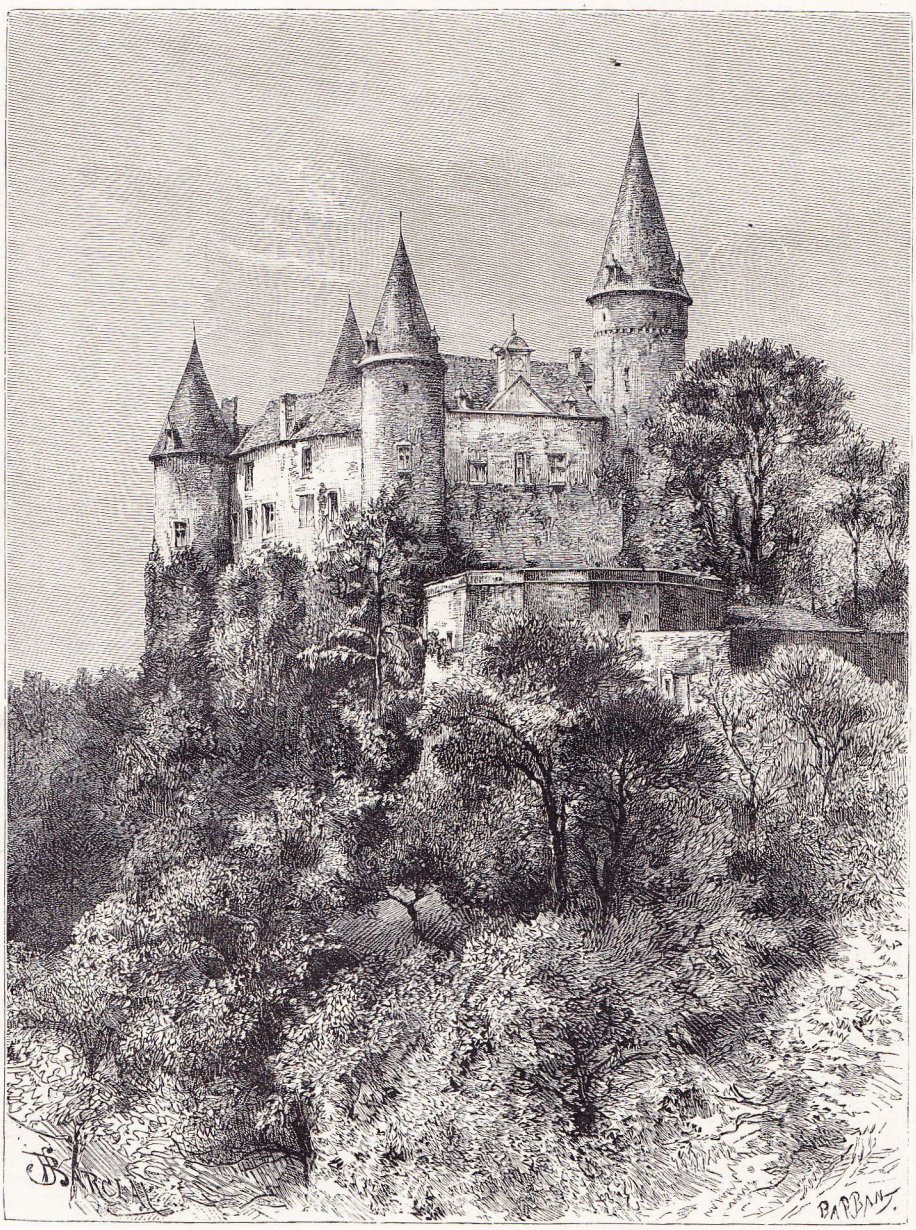
Bourru quand on l'aborde par ces maigres et pelés plateaux où le grès, cet os du sol, apparaît partout sous les gramens sauvages, le Condroz, station d'humanité primitive dont la caverne de Goyet, inépuisable en gisements de silex taillés non moins qu'en ossements de troglodytes et de grands mammifères, révéla naguère la haute antiquité, le Condroz se divise en une suite de vallées qui tempèrent la sévère impression première. Le Hoyoux, le Samson et le Bocq, ramifiés eux-mêmes en ruisselets, se sont creusé au cœur de l'énorme bosse condrusienne des lits tourmentés, excoriations profondes qui déchirent la croûte rocheuse et au fond desquelles les eaux alternativement roulent à gros bouillons ou lissent des flots clairs parmi les paysages les plus variés, ici côtoyant des saulées, là léchant le pied des escarpements, ailleurs moussant contre les éboulements détachés de la montagne, pareils dans le demi-crépuscule des feuillages à de monstrueux crapauds boursouflés de pustules ou à ces horrifiques poulpicans dont fourmillent les légendes du pays.

La Roche à Bayard. — La gorge de Froideveau. — En pleine épopée. — Les solitudes. — Celles et son manoir. — Custines. — Les grottes de Rochefort. — Les grottes de Han. — Enchantements et sortilèges.

Quand on a dépassé les dernières maisons de Saint-Médard, la Roche à Bayard ne tarde pas à dessiner sur un amphithéâtre de montagnes sa masse grisâtre découpée en un double fourchon (voy. p. 373). La mine a élargi la primitive fissure qui échancrait ce

bloc massif, et la route passe à présent sans trop de peine par la brèche, comme par l'ouverture d'un porche, entre de hautes parois déchiquetées, dont l'une s'isole à rez de l'eau et l'autre se rattache au formidable mur crénelé de la ligne rocheuse qui s'étend jusqu'à la gorge de Froideveau. Brusquement elle s'ouvre à notre droite, la gorge bien nommée, toute bleue de frigides vapeurs, même en plein midi, et bastionnée de puissants pans de roc. Pareille à ces sauvages défilés où notre imagination fait chevaucher les paladins, elle déroule ses sinueuses perspectives au fond desquelles se tortille une rampe qui mène aux plateaux.

Nous sommes ici, du reste, dans le cycle de l'épopée.



Le château de Celles (voy. p. 376). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

C'est du pic bizarrement profilé qui a rendu célèbre ce point des rives de la Meuse, que sauta dans les eaux du fleuve l'illustre « rosse Bayard » montée par les quatre fils Aymon, après avoir d'un bond franchi l'énorme ravin des fonds de Leffe où, pendant ce temps, l'empereur Charlemagne s'attardait à tailler des gradins pour leur courir sus. Tout, en ces temps légendaires, grandit à la mesure des symboles : les hommes sont des géants et les chevaux des hippogriffes, avec l'abîme et l'éternité pour champ de bataille, comme si ni le temps ni l'espace ne suffisaient à les contenir. Et le grand Charles est comme un mythe en qui s'incarne la lutte de l'empire contre les vassaux révoltés, personnifiés à leur tour dans ce groupe héroïque des quatre fils Aymon.

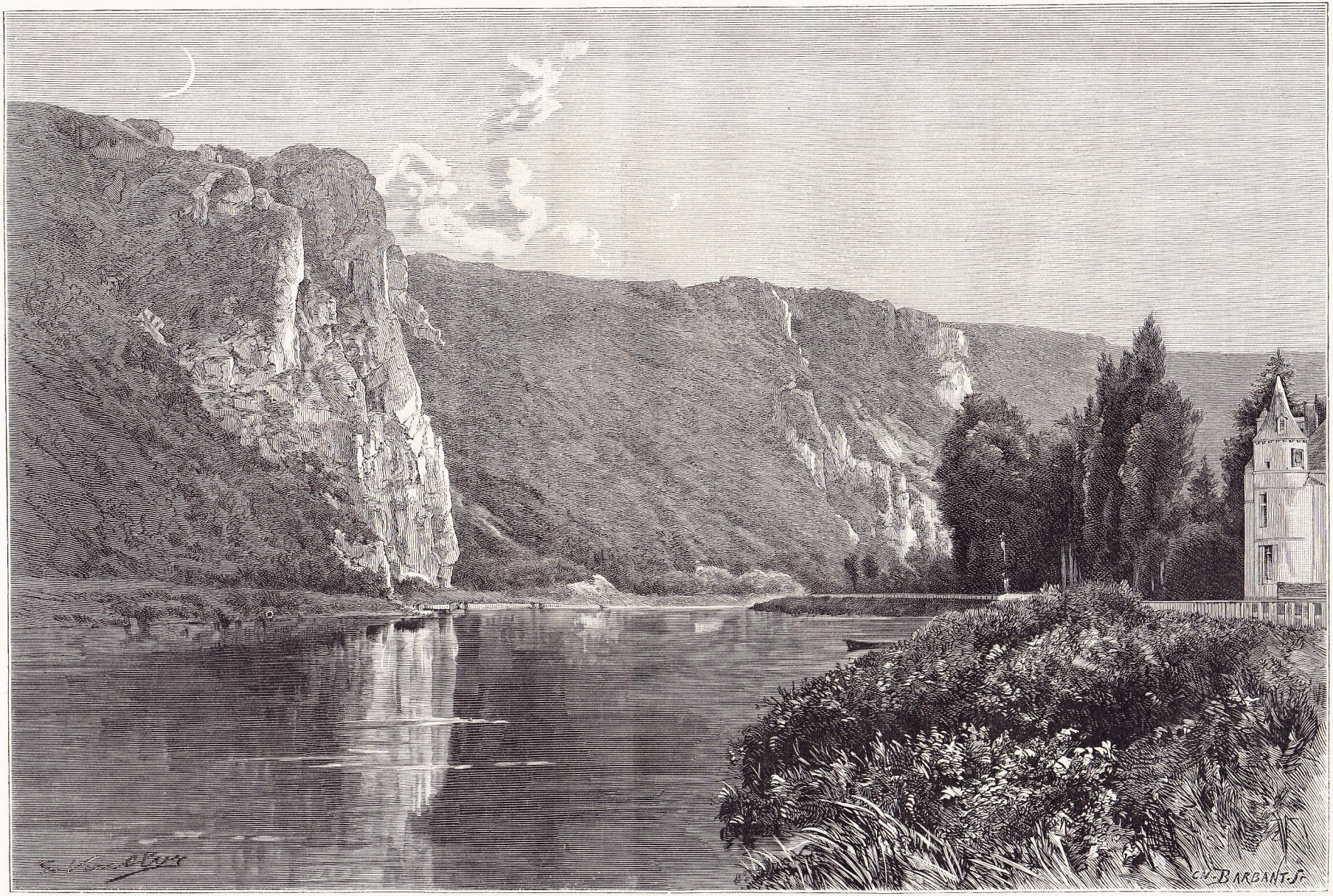
Il y a un chemin charmant pour gagner Rochefort

par Froideveau. Étalé jambe decà jambe delà sur la bardelle d'un grison de Bastogne, ou cahoté aux soupentes d'une antique berline louée chez Dizière, le joyeux hôtelier de la Tête-d'Or, on part du col de la gorge, on monte par Boisselles et Celles, on descend ensuite par les fonds de Payemme, on gravit la côte de Custine, puis, laissant à droite Ciergnon, on enfile le pierré qui après un certain temps mène au terme du voyage. Tantôt à la crête du plateau, presque en plein ciel, l'oreille emplie de la chanson des alouettes, tantôt éclaboussé d'écumes par les petits torrents bondissant au fond des ravins, on passe de la clarté des hauteurs à l'ombre humide projetée par les versants des collines, dans les changements à vue d'un paysage qui tour à

La grotte du Sabbat à Rochefort (voy. p. 378). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

tour s'étend uni et droit à travers des landes, se bossèle de pentes et de montées, se boise de lisières de forêt, se hérisse de mamelons, imprimant sur la rétine un scintillement ininterrompu de roches, de verdures et d'eaux.

A Celles, dans une sauvagerie d'abandon, le manoir des de Beaufort, passé aux mains des Liedekerke, forteresse aiguillée de poivrières d'où la vie, pareillement aux sèves d'un vieil arbre dévoré par ses rejetons, a coulé pour se concentrer aux modernes élégances du château pseudo-gothique qui lui fait face, a l'air d'un grand vieillard en méditation sous sa merveilleuse chape de lierres séculaires (voy. p. 375). Puis Custine, résidence favorite de Léopold II, érige ses tourelles au milieu d'un coin de nature admirable, ayant à ses pieds la Lesse dont entre Sanzinne et Hérock on



La Meuse à Freyr (voy. p. 384). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

voit serpenter, parmi des prairies bouquetées de saules, le clair ruban d'argent. Et tout à coup Rochefort apparaît dans un entonnoir de collines, avec sa haute butte couronnée par les ruines de son féodal château.

L'endroit est célèbre dans la contrée, non moins pour la belle ordonnance de ses paysages, ce qui lui vaut chaque année un nombreux passage de touristes, que pour le fourmillant et ténébreux décor de ses grottes. Un homme, un enfant du pays, M. Alp. Collignon, mit son or et sa vie à les découvrir, et, après les avoir découvertes, en fit pour ainsi dire une œuvre d'art par les ingéniosités auxquelles il dut recourir, pour frayer à travers l'encombrement des blocs entassés l'itinéraire que parcourent aujourd'hui les visiteurs.

Il faut voir ses grottes : elles en valent la peine. Il les a non seulement tirées de l'ombre, mais taillées, sculptées, dessinées et, stalactite par stalactite, arrachées à la pesante enveloppe de la terre et de la pierre. On traverse des paysages plus ciselés qu'un bijou d'orfèvrerie, niellés sur fond d'or et d'argent d'arabesques fantasques qui, aux clartés des torches, s'allument de paillettes et d'étoiles. Des chapelles, des tabernacles, des châsses, des reliquaires sculptent le roc en relief; aux flambeaux surgissent de l'ombre des alhambras guillochés comme de la guipure; et au bout de toutes ces surprises la grotte du Sabbat, spacieuse comme un vaisseau de cathédrale, avec ses voûtes qui se perdent dans les ténèbres, si haut qu'à peine les gerbes des feux d'artifice tirés par les guides en allument la reculée, semblent servir à quelque ténébreux sanhédrin de guivres, de lémures, de brucolaques, de tarasques immobilisés en de grimaçantes et torves attitudes (voy. p. 376).

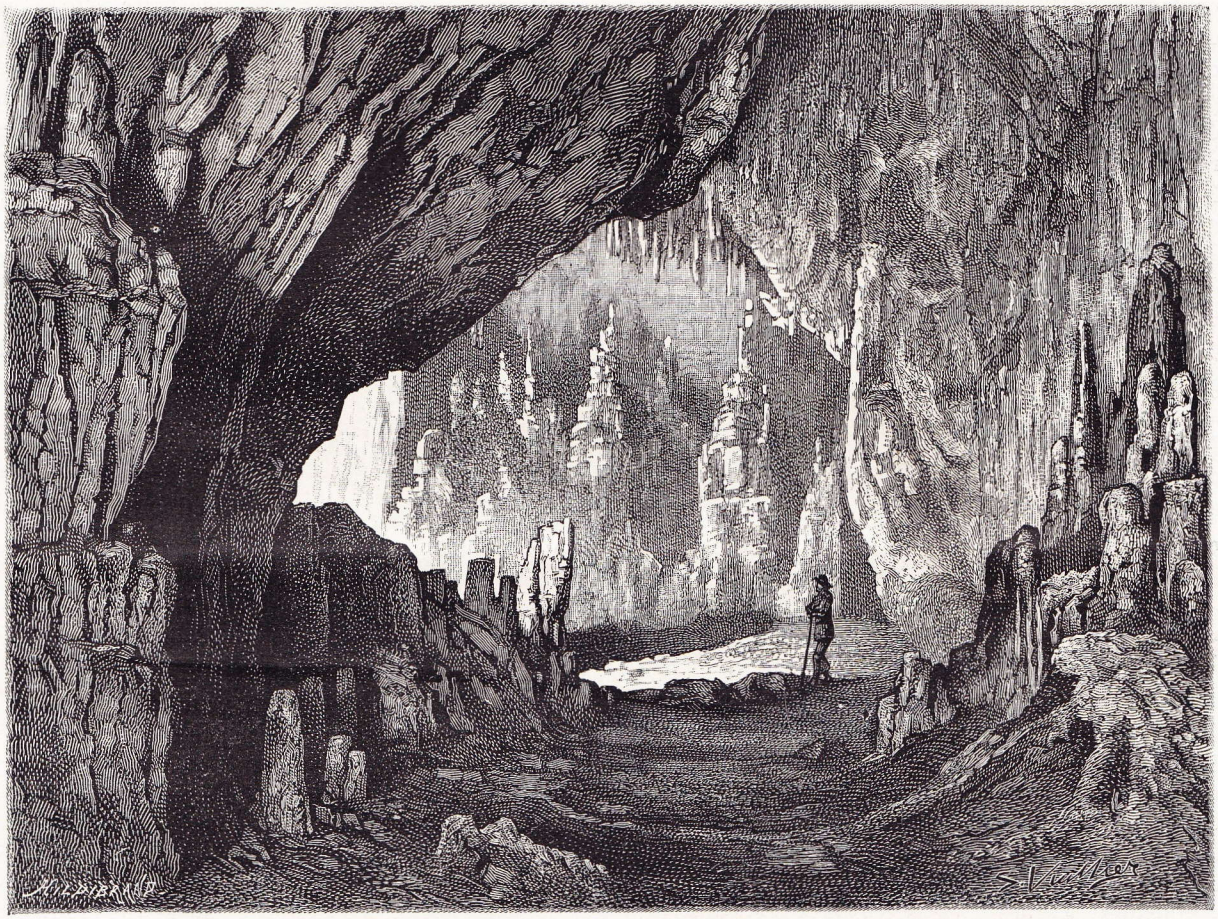
Toute cette région de la Lesse d'ailleurs, profondément déchirée par les convulsions telluriques, offre l'aspect d'un prodigieux chaos perpétuant la colère et le désordre des éléments en travail. De Furfooz à Châleux et de Rochefort à Han, les entrailles du sol, ouvertes et lacérées comme des solfatares, forment une suite de cavernes presque ininterrompue dont les sombres fantasmagories confondent l'esprit d'admiration et d'horreur. Partout ici la farouche bête humaine contemporaine des mammouths et des ichtyosaures a laissé l'empreinte de son passage, et les cavités de la montagne, pareilles à des cimetières, ont gardé ses ossements, mêlés à ceux des autres bêtes de la genèse primitive, frères de ce premier homme qui allait par les halliers, velu et grondant, abattant avec son stylet de silex les proies que ses dents déchiraient ensuite.

On a mesuré, pour les décrier, les grottes de Rochefort à la toise de celles de Han. La manie des comparaisons n'est malheureusement que le témoignage de notre impuissance à concevoir des beautés différentes, ou, si l'on préfère, de notre penchant à tout rapporter à un idéal uniforme. Il n'est pas plus rationnel, cependant, de comparer entre eux les grands ouvrages de la nature que les œuvres engendrées du cerveau des hommes : les uns et les autres se dérobent à la possibilité d'un rapprochement par des caractères particuliers qui ont chacun une signification propre et réalisent une des formes de l'absolu.

C'est ainsi que les grottes de Han l'emporteront toujours sur toutes leurs pareilles par la terrifiante majesté et les sépulcrales épouvantes de leurs antres plus tourmentés et plus noirs que le Tartare. Dante aurait placé les cercles de son enfer dans cette image des cataclysmes originels. L'âme, opprimée d'un incoercible effroi sous les voûtes de cette Babylone des ténèbres, depuis les commencements du monde engloutie au creuset des volcans et restée suspendue à travers l'abîme intérieur, croit y sentir peser sur soi, plus lourdement que des monts, l'entassement formidable des siècles. Une éternité immobile, accroupie dans la posture du sphinx antique, y semble proposer des problèmes à l'homme qui, ébloui et pâle, affronte ces redoutables lieux, pleins de fantômes et de frissons, et, à mesure qu'il s'y aventure, voit se dérober sous lui le plancher des certitudes. Il ne sait plus s'il monte ou s'il descend, s'il marche à travers le réel ou s'il tourbillonne à travers un songe. Est-il un enfant des races blanches descendu aux ondes de cet océan de nuit dont les houles s'élargissent en tous sens, remplissant l'énorme silence d'un bourdonnement sourd, continu, pareil à celui des eaux dans les roches basaltiques; et, naufragé du séjour terrestre, rame-t-il à travers l'ombre sans fin pour tâcher de remonter au jour? Ou bien, engendré d'un peuple de troglodytes, dont la bleue clarté des étoiles n'a jamais caressé la prunelle, promène-t-il, sous un soleil jailli en flammes noires à travers de noirs espaces, un visage aussi noir que la désespérance? Le jour du dehors et les étincelantes étendues où tournoie le rouge soleil de la postérité d'Adam ne sont-ils point un leurre? Ou si c'est l'impénétrable plafond de nuées à formes pétrifiées que jamais ne constelle la moindre lueur? Il doute : la notion des choses l'abandonne au seuil de ce royaume de la chimère et de l'énigme.

A droite, à gauche, de monstrueuses architectures épuisent la série des configurations géométriques, comme si une volonté cachée avait fait de ces cavernes le réservoir des intransgressibles formes auxquelles est astreinte l'expression de la pensée humaine. Echafaudé en bastion, découpé en minaret, projeté en pilier, élancé en tour, suspendu en dôme, taillé en ogive, déchiqueté en dents de scie, festonné en feuillages, ciselé en filigranes, échancré en porche, le roc est là comme une intarissable matrice d'où l'imagination fait sortir des basiliques, des mosquées, des escurials, des palais thébains, des temples d'Assyrie, des pagodes de Bouddha et toute l'illimitée floraison de la pierre glorifiant les dieux d'en haut et les dieux d'en bas. Toute chose, en cette énorme nuit de sabbat où planent les sortilèges, aveuglant les yeux et confondant la raison,

commence par la réalité, et quelle réalité! celle de la mort et de la pierre éternisées l'une par l'autre, puis finit dans le rêve. Des blocs roulés çà et là ont l'air de dalles funèbres sous lesquelles seraient couchés des empereurs, de menhirs ayant servi aux sacrifices druidiques, d'assises de cathédrales dont on ne verrait que les cryptes. Les innombrables stalactites qui pendent de la voûte s'égouttent sur le noir des fonds comme des larmes d'argent sur le deuil des catafalques; élancées du sol en fantômes blancs, avec des silhouettes de moines penchés ou de grands ours bondissants, les stalagmites sont semblables aux banquises des mers polaires. Des parois, comme d'une panoplie, pointe un fouillis de glaives, de flèches et de poignards, et des quartiers de roc s'encornent de frontaux de buffles, se cabrent comme des hippogriffes, ont l'ampleur de grands pachydermes vautrés. Par moments on croit apercevoir des degrés d'escaliers déroulés en spirales dans d'insondables trous; et d'autres fois il semble qu'on marche à travers les écroulements d'une Jéricho ou d'une Gomorrhe tombée sous le vent des colères divines. Des gueules d'abîmes béent dans la profondeur de l'ombre, avec des mugissements lointains qui sont le roulement des eaux dans les cavernes et qu'on pren-



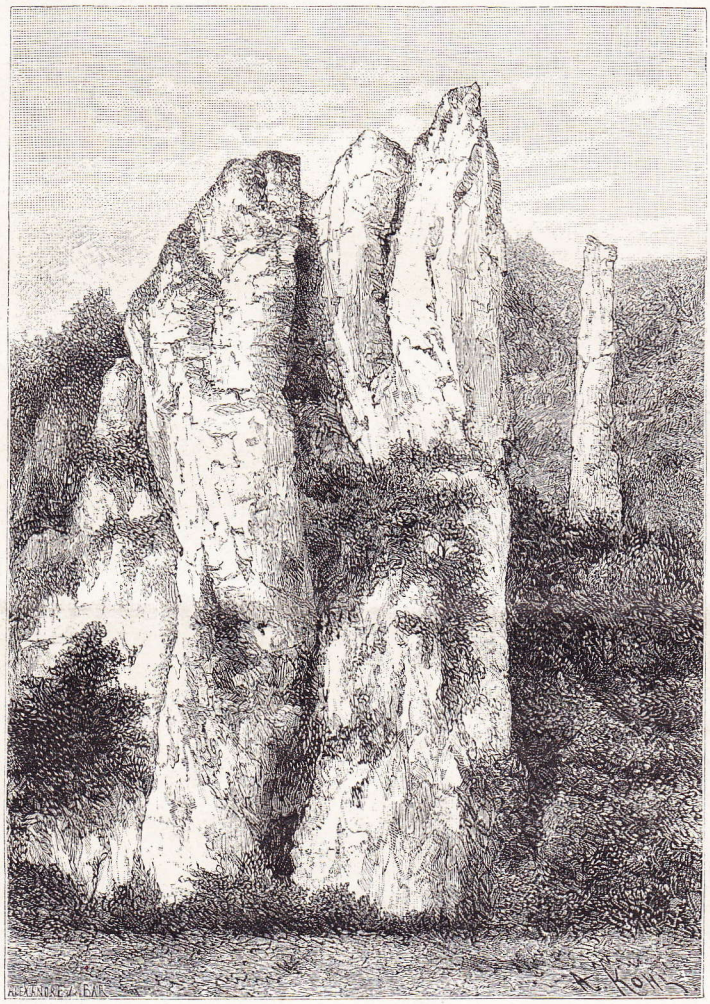
La galerie du Précipice dans les grottes de Han (voy. p. 380). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

drait pour des clameurs éperdues, comme si les géhennes exhalaient par ces soupiraux leurs bruits de damnation. Et un fourmillement prodigieux traîne de part en part, rampe sur le sol raboteux, ridé de plis de pierre contre lesquels butte le pied. Il y a des instants où, au passage des torches éclaboussant le pantèlement universel, de hideuses figures de kobolds et de poulpicans se mettent à grimacer aux corniches du sombre mur, ou bien des fulgurances d'escarboucles s'allument sur les parois que frappe la lumière, et quelquefois l'échevèlement des flammes rouges au fond de la nuit humide les fait se tordre comme les serpents d'une crinière de Gorgone.

C'est la région des effrois : on dirait qu'une incantation a immobilisé le gironnement affolé d'un chaos au moment de sa plus effrénée rotation et qu'il va suffire du geste d'un nécromant pour remettre en branle ces montagnes qui ne s'accrochent à rien, ces pics déséquilibrés et penchés sur le vide, ces blocs pesant le poids d'une maison et qui demeurent rivés à on ne sait quels clous invisibles. D'énormes chauves-souris passent dans l'air avec un froissement doux d'âmes errantes dérangées dans leur sommeil, et leur aile semble faite d'un peu de toute cette nuit d'éternité qui prendrait corps dans un vol. Tout ici est macabre, démesuré, apocalyptique, terrible : le doigt de la Mort s'y appuie

sur la bouche du temps comme pour le contraindre à garder inviolé le secret des genèses et des métamorphoses; et elle est vraiment la reine de cet empire des ombres, habité par les Nixes et les Parques qu'on croit apercevoir partout sculptées dans le roc. Là règne le noir sans borne et sans fin des créations abolies, pareillement à un fleuve de silence et de désolation que rien ne pourrait épuiser ni grossir, car, s'il est permis de toujours ajouter à la clarté, on n'ajoute pas à la nuit.

Telles que les antiques Avernes, les grottes ont d'ailleurs leur Léthé, cette Lesse qui, après s'être roulée en tous sens au lit des vallées, brusquement vient se perdre aux horreurs de ces lieux souterrains, comme une Madeleine repentante au remords des solitudes. C'est elle dont on entend la voix à travers les échos de la montagne, elle qui met ses rauques sanglots aux clairons cachés dans les ténèbres, elle encore dont les eaux mortes, ensanglantées aux étincelles des flambeaux, semblent rouler les épaves que Dante entrevit pendant sa traversée avec Virgile. Cependant les salles se succèdent à l'infini dans ce palais des visions et des vertiges, les unes semblables à des arènes jonchées de ruines et de cadavres, les autres ciselées dans la pierre comme des paradis mauresques, d'autres encore déployées sous des arceaux de cloître, ici la salle du Dôme, là le trône de Pluton, ailleurs la Salle d'armes, la galerie du Précipice (voy. p. 379), et cinquante autres dont on vous dira les noms à mesure que vous plongerez dans leurs tortueux labyrinthes. Et quand, échappé enfin aux sorcelleries des Circés et des Mélusines qui peuplent la grande nuit, on revoit la douceur des choses coutumières, il semble que l'âme se réveille d'un songe funeste, et la clarté du jour est une délivrance.



L'aiguille du Chandelier à Châleux (voy. p. 382). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

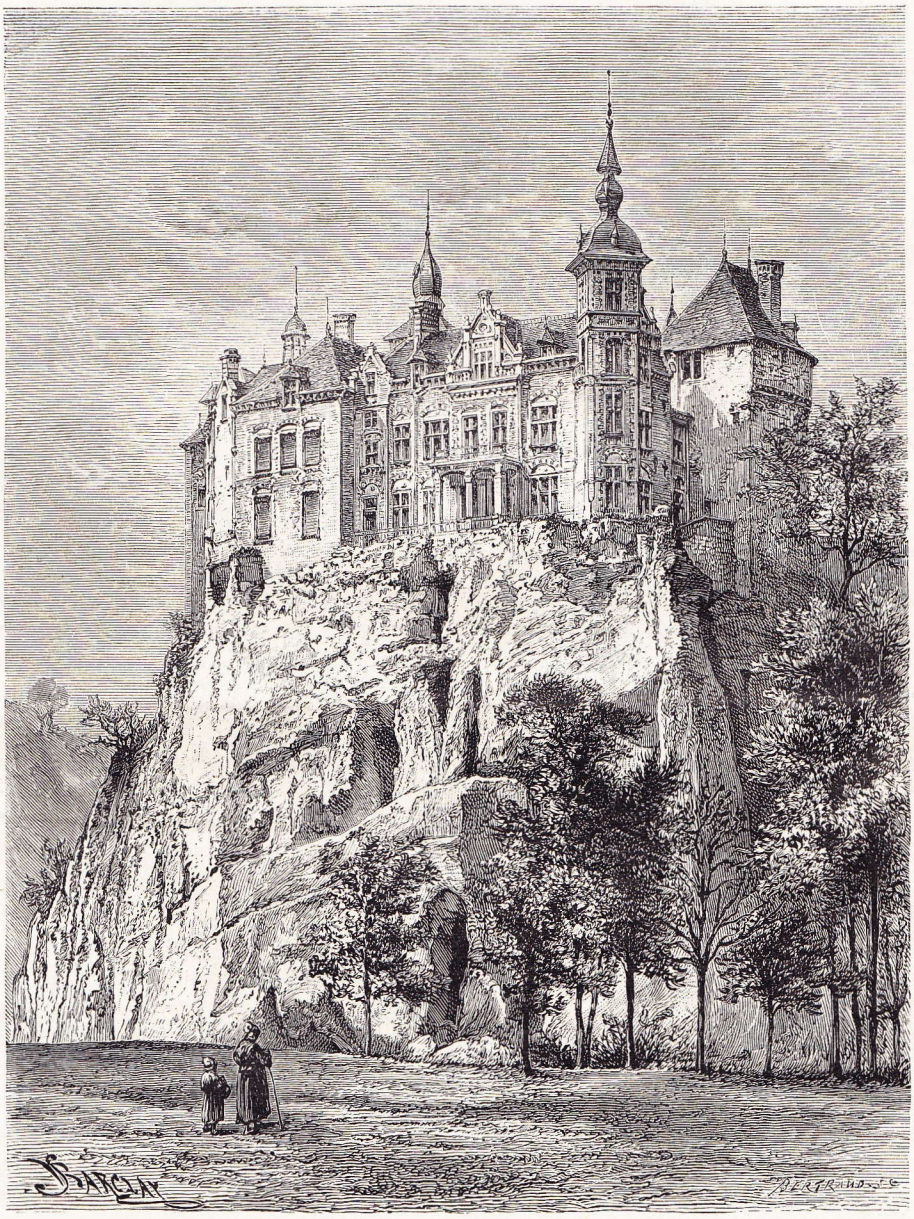
Anseremme. — Une colonie de peintres. — La Lesse. — L'eau fée. — Châleux et l'aiguille du Chandelier. — Walzin. — Contemplations du bord de l'eau. — En route pour la Meuse. — Le fleuve sauvage. — Les jardins de Freyr. — Ruines de Château-Thierry. — De Freyr à Waulsort. — Le ravin du Colebi. — Après l'épopée, l'idylle.

Passé la Roche Bayard, on a une vue charmante : là-bas Anseremme se détache sur un fond de montagnes (voy. p. 369). Nous enfilons la rue de cette pittoresque localité, une vraie rue de village, avec ses maisons hors d'équerre, festonnées de verdures et étoilées de lichens, et notre entrée est saluée par des troupes de canards trompetant et bedonnant à la queue-leu-leu devant nous. Ces bons volatiles nous prennent apparemment pour des peintres : le bourg rustique que la gaieté des paysagistes a baptisé du nom d'Anseremme-les-Bains par dédain pour les villégiatures thermales, voit en effet chaque année se peupler ses perspectives de grands parasols blancs frémissants comme des papillons, sous lesquels, tout en travaillant, ces fils d'Apollo ruminent d'effrayantes scies destinées à confondre les bourgeois. L'auberge où se réunissent ces joyeux compagnons arbore, au tournant de la route, un panonceau peinturluré avec cette enseigne : *Au repos des artistes*. On vous y montrera sur les murs et les portes des paysages barbouillés aux jours de pluie avec la raclure des palettes, et la bonne grosse aubergiste ne manquera pas de vous vanter, en les exhibant, le mérite transcendant de leurs auteurs.

Un petit sentier qui monte près de l'auberge et le pierré de la route conduisent également à la Lesse. Le premier serpente à travers champs, dévale ensuite une pente rocailleuse, entre les arbres de laquelle s'aperçoit le scintillement de la rivière, et finit par se perdre sous

le couvert d'une allée touffue, à deux ou trois portées de fusil du moulin de Walzin, émergeant des eaux bouillonnantes.

L'autre chemin, la route vicinale, avec un peu plus de détours, vous mènera au même point : on le suit jusqu'au pont Saint-Jean, dont les arches de pierre enjambent le confluent de la rivière à l'endroit où elle se joint au fleuve, et brusquement le pavé fait un coude à gauche. On longe alors de vieilles installations de forges à demi écroulées, une enfilade d'ateliers sombres aux toits éventrés, aux portes défoncées, toute une déchéance triste d'industrie jadis glorieuse, au temps où la métallurgie s'activait aux feux de bois. Puis des prairies succèdent à ces ruines, bientôt les rochers



Le château Brugman à Walzin (voy. p. 382). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

apparaissent. Encore un instant et vous verrez le rideau se lever.

Jusqu'alors la bonne rivière unie et moirée vous a semblé difficilement mériter le renom fantasque qu'on lui fait dans la contrée. Cependant elle ne tarde pas à vous enserrer dans ses méandres, déplie et replie mille sinuosités, serpente avec des torsions d'anguille, baignant le pied de grandes roches crayeuses ou vert-de-grisées, et ailleurs reflétant dans ses miroirs vermeils des versants bouquetés d'arbres. Elle n'a plus rien alors de son cours régulier; visiblement, au contraire, elle cherche à vous embrouiller dans le réseau de ses allées et venues, et, par surcroît, vous barre à tout bout de champ le chemin. A de certains endroits la route frayée manque : les rives sont les pentes mêmes de la montagne entre lesquelles elle s'encaisse comme

dans un couloir, vive, frisque, chatoyée par les grandes ombres des cimes. Il faut la couper alors, grimper sur ses barrages, entrer jusqu'au genou dans ses gués ou de loin la suivre par les aventureuses sentes qui grimpent au flanc des collines et gagnent les hauteurs. Aucune autre rivière n'a son charme profond, et elle est par excellence la rivière femme, l'onde fée, l'alliciante sirène perverse et douce, tour à tour musicienne divine quand l'été gazouille au clair de lune ses jolies berceuses qu'accompagne le rossignol, et rauque aboyeuse quand, l'hiver, elle fouette l'air de ses écumes furieuses, pareilles à l'échevèlement d'une bête courroucée.

Plus d'une fois j'ai passé de l'une à l'autre de ses rives, pieds déchaux, les chevilles chatouillées des petits remous froids qu'elle secoue sur les cailloux luisants de son lit. Et tantôt j'allais à Châleux, le hameau solitaire que les neiges rendent impraticable et qui hérisse par-dessus les toits de ses huit à dix maisons, comme une énorme stalagmite ciselée en forme de flambeau, la célèbre aiguille du Chandelier (voy. p. 380), tantôt je revenais au moulin de Walzin, me réconforter de miche blanche en sirotant une écumeuse jarre de lait dans la cuisine carrelée de dalles bleues. Ah! les délicieuses heures passées là à voir s'écailler sous l'eau le ventre des poissons parmi les perspectives renversées du château Brugman assis sur sa roche à pic comme sur un socle de plâtre rouilleux, si haut qu'il vaut bien mieux le regarder dans la rivière pour n'avoir point à se décarcasser les vertèbres du cou (voy. p. 381). Nombre de pèlerins, vaincus par la voluptueuse paresse des contemplations, bornent leur essor à ces lieux pleins de douceur; mais les autres, s'arrachant aux gaietés de l'idylle, poussent jusqu'aux dramatiques spectacles des grottes de Furfooz, ou, plus hardis, ne s'arrêtent qu'à Houyet après mille escalades.

Pour nous, nous regagnerons Falmagne par les plateaux. Un mince sentier s'insinue à travers la montagne, suspendu aux pentes comme un lacet flottant, et biaise, roule, s'escarpe, contournant les redans, plongeant aux anfractuosités, ici pierreux et nu, là moussu et fleuri, hardi, alpestre, avec des plaques miroitantes de soleil, des épaisseurs d'ombre, et ailleurs l'échine pelée du roc. Aux approches de l'hiver, ces aériennes lisières de bois retentissent du choc sourd des cognées; dans le noir des fourrés des bras manœuvrent à temps réguliers; les arbres tombent, passent à la scie; puis on voit les « schlitteurs » ardennais dévaler à écorche-cul les rocheuses parois, attelés à des traîneaux chargés d'émondes et de falourdes. Alors de larges coupes sombres entament le manteau rouge de la forêt; les baliveaux sont poussés au fil de la rivière et s'en vont échouer deci delà aux estuaires d'où à coups de perches on les rejette au large jusqu'à ce que, dérivant de crique en crique, ils s'amoncellent contre les arches du pont Saint-Jean. Autrefois on les rassemblait ensuite en radeaux que manœuvraient à la rame des bateliers et qui descendaient le courant, pareils à des plates-formes flottantes. Mais, depuis les barrages et les écluses, le transport par bateaux s'est substitué à cette navigation primitive.

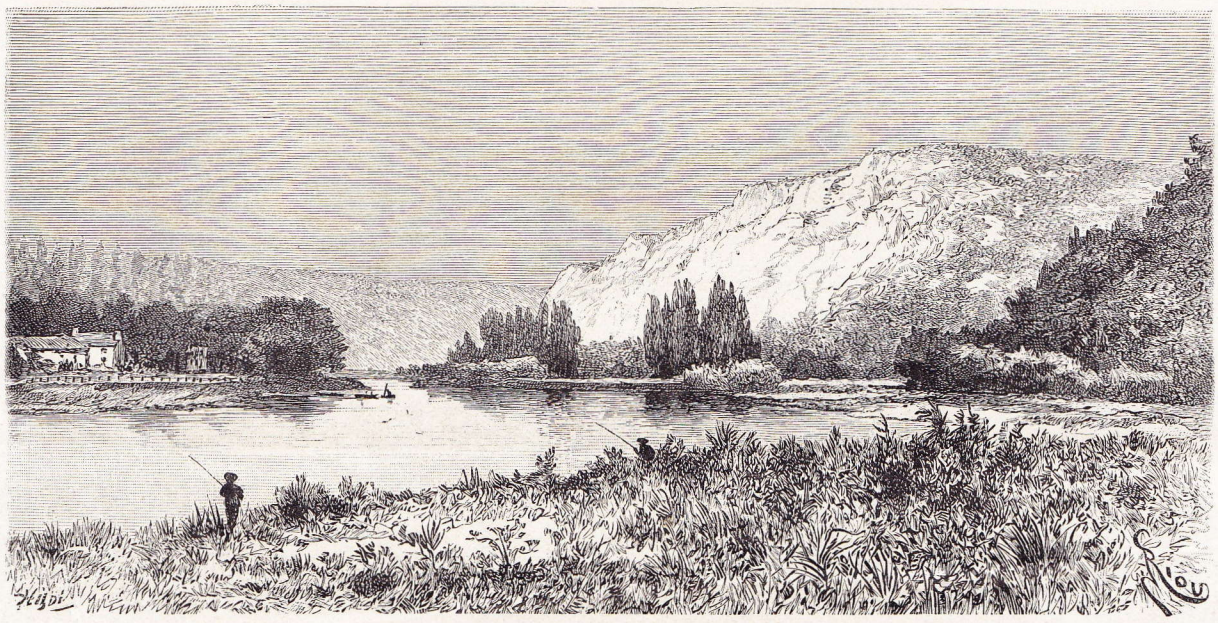
Après une montée accidentée, on débouche enfin sur la hauteur. Bientôt le ciel se dentèle d'auvents en ardoises; aux deux côtés d'une rue en pente, Falmagne masse ses toits carrés que dépasse le clocher de l'église. Le village ressemble d'ailleurs à la plupart des villages de montagnes, bâti comme eux tout à trac avec une grande rue; la route, qui chevauche la butte, s'abaisse aux pentes, coupe en deux une agglomération de fermes cossues, lourdement bâties en pierres grises, aux grands porches béants sur les fermentations des fumiers roux. Un chemin creux qui remonte vers la droite va nous ramener vers la grande vallée au fond de laquelle se déploie la majestueuse coulée de la Meuse. De là-haut, de la succession de pics qui dentèlent à la cime l'énorme muraille échafaudée le long de la rive droite, nous verrons, comme au fond d'un entonnoir, rouler la nappe des eaux vertes, toute moirée par le reflet des paysages. Ce n'est plus le fleuve industriel et marchand que nous avons suivi de Namur à Dinant, avec ses écluses, ses barrages et ses ponts: ici, dans la solitude des routes, à l'ombre des grands monts sourcilleux, la Meuse redevient sauvage, s'attarde aux cannaies, roule sur un lit de rocs et de galets que les dragueurs n'ont pas approfondi. Et les sites eux-mêmes, les relais au bord de cette route fluviale prennent une poésie, comme une musique évocative qui s'accorde avec le charme des lieux : Freyr, Waulsort, Château-Thierry, le Colebi. De la crête où nous ont conduit nos pas, on aperçoit les jardins de Freyr étagés en gradins sur la rive gauche avec la royale monotonie qui caractérise l'art de Le Nôtre. Exèdres, pots à feux, charmilles, grottes, labyrinthes, stèles et cippes, rien n'y manque, non plus que les allées coupées à angle droit et bordées de solennels orangers, emprisonnés dans leurs caisses de bois; et, dominant cette symétrie, un petit temple érige sa grêle colonnade sur une butte qui autrefois se rattachait à l'enclos et aujourd'hui s'en trouve séparée par la voie ferrée. Le solennel artiste créateur de ces merveilles ne se doutait pas qu'un jour l'ignoble railway moderne passerait à travers ses savantes combinaisons topographiques et tronçonnerait les points de vue « féeriques » qu'il avait ménagés aux contemplations des seigneurs de son temps, comme pour corriger par une œuvre aimable ce que la farouche architecture du rocher qui fait face aux jardins, avec ses amoncellements de blocs et ses découpures d'aiguilles, avait de trop hirsute et de trop irrégulier.

Non loin de Waulsort, Château-Thierry dresse sur un pic sa crête jadis menaçante, de laquelle il ne reste plus à présent qu'un morceau de tour, quelques pans de maçonnerie, des amas confus de pierres chaque année un peu plus couverts par le lierre et les genêts (voy. p. 384). Là, comme sur un promontoire du haut duquel ils surveillaient les sinuosités de la vallée, les

Ravin du Colebi (voy. p. 384). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

âpres barons de fer avaient bâti leur redoutable donjon, une aire de vautour s'il en fut, perchée qu'elle était en plein ciel, dans la région des autans, avec le souffle éternel des tempêtes à ses meurtrières. Dans l'effacement des primitives enceintes, submergées sous le débordement des végétations, l'escarpement continue à se projeter en avant sur ses puissants contreforts, avec une mine rébarbative de reître guettant un défilé.

Toute cette vallée de la Meuse, de Freyr à Waulsort, n'est vraiment qu'une suite d'enchantements. Après avoir vu du plateau couler le fleuve dans son corridor de schistes et de grès, il faut descendre, se laisser glisser jusqu'au pied des immenses falaises par un de ces sentiers aériens qui serpentent le long des parois rugueuses, pareils à des ponts suspendus sur un abîme. D'en bas seulement, de la rive que tout à l'heure nous voyions se dérouler comme une mince banderole grise dans la profondeur, se découvriront les réelles magies de la contrée. C'est d'abord, devant Freyr, l'énorme bloc avancé en travers de la perspective, comme un gigantesque portant de théâtre; l'échine rocheuse semble tout à coup se disloquer là sous la poussée furieuse de cette vertèbre en saillie; et, bloc sur bloc, la montagne s'entasse, s'exhausse, semble vouloir escalader le ciel (voy. p. 377). L'endroit serait tragique sans le grand silence des eaux, la paix riante du rivage, le voisinage de la petite châtellenie aux tourelles peu rébarbatives. Puis le grand roc se déchiquète, des pics découpent dans l'air de chimériques silhouettes, le démesuré fait place au caprice et à la fantaisie; et tout à coup le ra-



Waulsort. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

vin du Colebi, un lit de torrent à sec, un bouleversement de cataclysme, ouvre sa gueule dans un coin de nature farouche, parmi des roches déchirées, des éboulis, une houle de végétation débordée (voy. p. 383). Jusqu'à Waulsort, le paysage s'accidente à chaque pas, d'étranges profils de monstres hérissent les cimes, les monts partout semblent éterniser l'horreur des genèses primordiales. Au loin, découpée sur un massif de grands arbres, une dépendance d'une ancienne et illustre abbaye aligne ses façades blanches dans un site admirable; et, tout de suite après, le joli village de Waulsort se déploie à mi-côte, en face de l'immense butte, fleurie comme un jardin, au haut de laquelle s'émiette Château-Thierry.

C'est le dernier soubresaut de cette terre volcanique dont nous avons vu depuis Namur saillir les pétrifications hautes comme des banquises et sculptées comme des retables gothiques. Par endroits encore, le roc crève le vert paysage, aiguise un pic, épaule un pilier, se troue d'un ravin; mais l'épopée a pris fin; au tumulte des crêtes empilées comme des nuées dans un ciel tourmenteux succèdent des collines arrondies, molles ondulations où se meurt la tragique violence de la contrée. Et quand on a dépassé Hastière, les bords de la Meuse n'offrent plus que le déroulement d'une idylle qu'un joli ruisseau bordé de saules anime de sa chanson cristalline.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à une autre livraison.*)